



Paul Bigot « de Morogues » (1765-1853), un gouverneur en mouvement

Bigot de Morogues—Governor on the Move

IGOR KRASZEWSKI

Université Adam Mickiewicz de Poznań

igor.kraszewski@amu.edu.pl

ORCID : 0000-0003-2666-1950

ABSTRACT: Paul Bigot was the tutor to the sons of a number of important aristocratic families in Central Europe (Silesia, Poland, Courland, Russia) at the end of the eighteenth century. His position vacillated between servant and friend of the house, and his relationship with his employers varied, but he was always dependent on them for his movements and upkeep. Not entirely free in his movements, he travelled in search of new posts, to educate himself or to accompany the families of his master-employers. Paul Bigot took a keen interest in cultural life, particularly music, theatre, literature and also natural philosophy, geography, languages and curiosities. We know about his interests and itineraries thanks to the detailed diary that has come down to us in several volumes (with some gaps) and which is the subject of the research project planned to result in a critical edition. Thanks to this important corpus, we can determine both the character of a preceptor's travels at the end of the 18th century and the limits of his freedom of movement and intellectual freedom.

KEYWORDS:

Jusqu'à récemment, Paul Bigot de Morogues demeurait un personnage peu connu ou mal connu, ce qui se comprend bien au regard de l'historiographie classique, intéressée par les grands participants aux événements décisifs, par les grandes figures sur l'échiquier. Or, Paul Bigot de Morogues n'était pas même un pion. Pourtant, il vécut assez longtemps (1765-1853) pour assister aux dernières décennies de l'Ancien Régime, aux partages de la Pologne-Lituanie, à la Révolution et à l'épopée napoléonienne, au Congrès de Vienne et aux tentatives de renversement de ses décisions, à la Monarchie de Juillet et à l'aube du Second Empire. Un an avant sa naissance, le prédateur en dentelles, Frédéric II, achevait l'aménagement des jardins devant son palais rococo de Sans-Souci. Quand Bigot meurt, les trains et les télégraphes relient



l'Europe. Ce qui est encore plus important est qu'il a laissé un corpus de sources volumineux qui, même s'il nous est parvenu sous une forme mutilée, reste un document fascinant, le journal d'une époque en déclin et d'une autre en pleine montée. Et sur ce point aussi, il reste un auteur complexe – à la fois favorable aux mirages sociaux et scientifiques des Lumières et très à l'aise dans le monde aristocratique auquel il aspirait et qu'il servait. C'est un révolutionnaire de sofa, prêt à énumérer les malheurs de ce monde sans se refuser sa tasse de café.

Mais qui est Paul Bigot de Morogues ? Grâce au travail de Margaux Fournier¹ nous pouvons aujourd'hui rectifier plusieurs points de cette biographie en mouvement. Commençons par le situer correctement dans la société. Les Bigot de Morogues étaient une noblesse de Berry dont le descendant le plus connu est Sébastien-François Bigot vicomte de Morogues (lui-même né en Bretagne, 1706-1781), premier directeur de l'Académie de la Marine en 1752. Comment se fait-il qu'un autre de ces Berrichons soit né à Berlin et ait passé sa jeunesse en Silésie, en Pologne, en Livonie et en Russie ? La réponse est simple : il n'en a rien été. Car notre Paul Bigot de Morogues n'est ni noble, ni Berrichon, ni même un « de Morogues ». Il s'agit d'un simple Paul Bigot, arrière-petit-fils d'émigrés huguenots originaires des Ardennes (Principauté de Sedan). Les aventures de sa vie et les prétentions de son esprit l'ont conduit à usurper ce nom respectable au siècle qui a vu tant de comtes Cagliostro².

Paul Bigot n'a alors ni ascendance, ni relations, ni fortune. Disposant d'un esprit vif et d'une intelligence évidente, il décide de les utiliser pour gagner sa vie. La carrière scientifique ne l'attire pas (on ne sait même pas s'il l'a tenté) et c'est inévitablement une position de gouverneur ou plutôt de précepteur qui lui permet de montrer ses talents. Il semble qu'il ait été un pédagogue honorable et compétent, sans être exceptionnel. Nous ne connaissons pas de plaintes de la part de ses élèves ou leurs proches (quant à l'éducation). Son journal atteste cependant d'autres intérêts sérieux. Son domaine était la lecture, le spectacle, la musique, les curiosités et enfin la conversation, où il pouvait éblouir, émouvoir, fasciner et se situer sur le même pied que ses interlocuteurs – parfois moins brillants mais beaucoup mieux placés que lui, comme ses employeurs notamment, comtes, princes du Saint-Empire, majors de l'Armée Royale, lieutenants et conseillers intimes des Majestés

¹ M. Fournier, *Un précepteur francophone en Europe centrale* : le manuscrit de Paul Bigot (1788-1800), mémoire soutenu en 2020 à Bordeaux.

² Sans aspirer à cet exemple illustre, Bigot lui-même raconte l'histoire d'un « misérable valet de chambre » que l'avarice de la comtesse Potocka mit auprès de ses fils et qui prétendait descendre de la noble famille des Wedel, en empruntant leurs armes et le « de » (BnF, NAF 11352, pp. 16-17).

européennes. Ses capacités intellectuelles lui permettent de faire bonne figure dans des situations où sa position sociale et professionnelle peut passer au second plan.

Son journal intellectuel et intime en est la preuve. Ses intérêts littéraires et artistiques semblent des plus sérieux et même s'il se gargarise de citations en langues étrangères et en divers alphabets³, il était sans doute doué en langues. Peut-être d'ailleurs ne reflétait-il ainsi qu'un trait caractéristique de son époque et de son milieu puisque, descendant d'émigrés français, très attaché à l'État prussien, il sert dans des familles aristocratiques dont les généalogies ont des ramifications tchèques, autrichiennes, polonaises, belges, germaniques, lituanienes et russes. Il lit l'anglais et l'italien à cause des auteurs fameux. Le latin par nécessité, le grec parce qu'il suscite l'admiration, l'hébreu à la mode complètent le paysage. Les fils des grandes maisons parlaient plusieurs langues, même s'ils n'avaient rien à dire dans aucune d'elles. Mais c'est le français qui s'impose en premier lieu⁴.

Ses connaissances purement scientifiques semblent beaucoup plus superficielles – il y a chez lui une curiosité authentique mais sans goût pour l'étude systématique. En cela il reste l'enfant de son époque, où le savoir devait amuser et non causer des ennuis. C'était le temps des *dilettanti* charmants et non des professeurs à l'érudition lourde et « inutile », comprenons « ennuyeuse », car nous voyons très bien dans le journal de Paul Bigot que son érudition lui sert toujours à montrer quelque chose de curieux pendant une promenade d'après-midi ou à se distinguer à table pendant les dîners. Et cela n'est guère étonnant car les élites européennes, bien qu'ouvertes aux idées nouvelles, n'étaient point des ateliers de recherche scientifique. Leur élément était la conversation⁵ – vive, pleine de curiosités, brillante et sans trop de rigueur. Aussi ce qui était exigé des précepteurs coïncidait-il avec cette caractéristique. La *Grande Encyclopédie* définissait le précepteur en citant Montaigne entre autres : « Je voudrais aussi qu'on fut soigneux de luy choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine,

³ En sus du français, de l'allemand, de l'italien, de l'anglais et du latin, il s'est essayé aussi à l'hébreu (BNF, NAF 11349, p. 105), en commentant la signification des mots bibliques *rouah* (רוּחַ) et *nephesh* (נֶפֶשׁ).

⁴ P. Bret, « Le défi linguistique de l'Europe des Lumières. La traduction, creuset des circulations scientifiques internationales (années 1680-années 1780) », [in :] P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse (dir.), *Les Circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780*, Rennes 2010, p. 323.

⁵ B. Craveri, *La civiltà della conversazione*, Milano 2006 (trad. pol. *Złoty wiek konwersacji*, trad. J. Ugniewska, K. Żaboklicki, Warszawa 2009).

et qu'on y requit tous les deux, mais plus les meurs et l'entendement que la science »⁶.

Le personnage en question est alors un homme intelligent, éduqué et curieux, conscient de ses qualités intellectuelles et sûr de son goût artistique. Mais socialement, il dépend de ses employeurs, doit cacher certaines de ses passions, est soumis à une inspection constante de son emploi du temps (moins stricte qu'il ne le croit, en réalité) et ne dispose pas de réserves suffisantes pour assurer la mise en œuvre de ses décisions. Il dépend de ses maîtres dans ses mouvements et s'oppose à eux, c'est courir un risque sérieux. Son travail lui garantit un équilibre fragile : à condition de ne pas dépasser les limites de sa position définies par les aristocrates qui l'emploient, il peut jouir d'une relative liberté, fréquenter les concerts et les spectacles, lire, rendre des visites et causer avec les hommes à son goût. C'est ainsi que nous rencontrons Paul Bigot pour la première fois, le 1^{er} janvier 1788 à Wrocław (Breslau ou Vratislavie), capitale de la Silésie, arrachée quelques décennies plus tôt à l'Autriche par ce *Raubritter* éclairé, Frédéric II. La date est précise car elle figure dans le premier des volumes de son journal, qu'il va rédiger jusqu'en juillet 1800. À vrai dire, nous sommes sûrs des dates des volumes préservés car il est probable que quelques-uns se soient perdus (il y a une lacune importante entre 1794 et 1797 par exemple et il y avait certainement un cahier qui couvrait l'année 1787).

Paul Bigot voyage beaucoup. Employé vers 1787 par le major Gottlob-Albrecht von Saurma⁷ pour l'éducation de son fils, il accompagne la famille dans plusieurs résidences de Silésie ; son séjour préféré est Landek (Lądek-Zdrój), station hydrominérale renommée, située dans les Sudètes. Puis, renvoyé par le major, il rentre à Berlin pour trouver un travail et y tombe sur le prince Antoine Sułkowski⁸ avec lequel il se rend à Leszno et Rydzyna, en Grande Pologne. Deux ans après, il est le précepteur des jeunes princes Biron de Courlande qui résident à Varsovie. Il effectue une excursion jusqu'à Cracovie⁹, puis on le voit sur les rives de la Baltique, où le Duché de Courlande arrive calmement à la fin de son histoire sous « la protection spéciale » de

⁶ *Essais*, liv. 1^{er}, chap. 26 (« De l'institution des enfans ») ; dans la trad. polonaise : M. de Montaigne, *Próby*, trad. T. Żeleński, Kraków 2004, p. 131.

⁷ Cf. A. Weltzel, *Geschichte des Geschlechts der Saurma und Sauerma*, Ratibor, 1869, pp. 127-128.

⁸ M. Baczkowski, A. Nieuważny, « Sułkowski Antoni Paweł », *Polski Słownik Biograficzny*, vol. XLV, Warszawa – Kraków 2008, pp. 537-540. Les auteurs ne mentionnent pas le séjour de Paul Bigot à Rydzyna.

⁹ Même ce voyage, effectué pour le plaisir et la découverte de paysages nouveaux, était soumis aux exigences de ses patrons. Bigot raconte que pendant sa visite à Wieliczka, quand ses compagnons descendent dans les fameuses mines de sel, il reste pour subir les reproches de la princesse Biron concernant l'éducation de son fils – BnF, NAF 11352, pp. 34-35.

la Russie. C'est le moment où ces terres sont la proie des puissances qui se partagent la République des Deux Nations, ce qui ne laisse que peu de traces dans le journal de Bigot. Passant par Riga, il arrive à Saint-Petersbourg. Il entre au service de la famille Davydov, avec laquelle il visite Moscou et les alentours de Kursk et Orel. Les affaires de famille le poussent à quitter la Russie et à revenir à Berlin, d'où il se rend en Suisse, dans le Duché de Neuchâtel, employé par le comte de Meurou en 1800. Patriote prussien sincère, il choisit après son mariage à Neubourg en 1804 (sa femme est Marie Kiéné, célèbre pianiste alsacienne, l'interprète favorite de Haydn et Beethoven, professeure de Franz Schubert et de Felix et Fanny Mendelssohn-Bartholdy) de devenir le bibliothécaire de l'ambassadeur de Russie à Vienne. Contraint de quitter l'Autriche en 1809, il s'installe à Paris et devient interprète dans l'armée napoléonienne qui attaque la Russie. Pendant la retraite, il est fait prisonnier à Vilnius et il passe les années 1813-1815 dans l'ancienne capitale lituanienne, engloutie dans l'Empire des tzars. Relâché, il décide de revenir en France et s'installe pour le reste de sa vie à Paris, où il meurt veuf, sans descendance et dans un oubli parfait en 1853¹⁰.

Margaux Fournier a dénombré les voyages décrits dans le journal préservé (1788-1800), au temps de son préceptorat. Il y en eut 21 (plus ou moins longs), parmi lesquels seuls trois « qui n'entrent pas dans le cadre professionnel », c'est-à-dire qu'il réalise seul selon ses propres plans¹¹. Deux de ces voyages sont des retours à Berlin, en quête d'un nouvel emploi ; le troisième est une excursion en Pologne, organisée « par curiosité et [...] volonté de découvrir le pays ». Le précepteur était conscient de la nature contrainte de ses mouvements. Quand il a accepté le poste auprès des princes Sułkowski, il écrivit à son ami : « Je compte partir dans peu avec S.A. pour la Pologne. La nécessité d'accepter cet emploi détruit mes espérances de voir la belle Italie, vous savez combien je me félicitai de pouvoir jouir de cet avantage » (mai 1789)¹². Le nouveau poste est pris sans enthousiasme, et « la manière hautaine » avec laquelle le prince Sułkowski traitait Paul Bigot (au moins au commencement de leur relation) était fortement ressentie¹³.

Dans une lettre à son ami M. de Haithausen, en avril 1789, il donne une image plus détaillée et plus nuancée de sa situation : « Croyez Cependant, cher ami, qu'il me fait beaucoup de peine de renoncer à l'espoir de la belle, la délicieuse Italie & que la Pologne ne me consolera jamais de cette perte. Il y a

¹⁰ M. Fournier, *Un précepteur...*, pp. 22-39.

¹¹ *Ibidem*, p. 145.

¹² BnF, NAF 11351, f°240-241, Lettre XXXI à Monsieur Hermès, prévôt & conseiller ecclésiastique, citée par M. Fournier, *Un précepteur...*, p. 149.

¹³ BnF, NAF 11350, pp. 1-2.

néanmoins beaucoup à faire à Varsovie et j'espère d'y réussir : Les Affaires de la Pologne sont maintenant un nouvel objet de mes Etudes, c'est bien contre mon inclination, car je n'aime guère la Politique, mais c'est aujourd'hui le seul moyen de parvenir ; J'avais eû l'honneur de vous promettre de vous écrire si j'allais en Italie, j'ai celui de vous faire la même proposition pour la Pologne. Tout le monde a maintenant les yeux sur cet Etat & sur notre Monarque qui veut bien le tirer de l'anarchie où il fut si longtemps plongé. Il faut avouer que si Frederic II fut unique dans la Guerre surtout, Frederic Guillaume le serait alors par la paix – Jamais il ne serait oublié – car il serait le premier Monarque qui sans aucune vue d'intérêt ait fait le bonheur de ses sujets & de ses voisins »¹⁴. Nous ne cesserons jamais de nous étonner de tant de soucis des monarques voisins pour la Pologne, preuve irréfutable qu'on peut mourir de trop de caresses.

Les précepteurs étrangers, qualifiés par Vladislav Rjéoutski d'« articles d'importation »¹⁵, sont au XVIII^e siècle de plus en plus désirables dans l'aristocratie européenne. Parfois il suffisait d'être français pour être recruté, les origines étant le critère primordial pour les familles des élites, qui ne vérifiaient plus en détail les biographies de ces éducateurs – d'où plusieurs déceptions et conflits, car, attirés par des possibilités qui s'offraient facilement, des individus très suspects recherchaient ces postes. Pour éviter les créanciers, les peines de justice et les pères ou maris outragés, des gens peu honnêtes affluaient dans les palais d'Europe centrale¹⁶. Même s'ils étaient recherchés, les Français étaient souvent remplacés par des Allemands qu'on trouvait plus sérieux ou encore par des enseignants indigènes qui pouvaient mieux introduire leurs élèves aux affaires du pays¹⁷. Un huguenot français, banni et installé dans le Brandebourg, déjà immergé dans les milieux allemands mais gardant un lien vif avec la culture de ses ancêtres, présente un mélange idéal. Telles étaient les avantages de Paul Bigot, bilingue, ancré à Berlin, amateur de l'État prussien et en même temps toujours au fait de la culture française, des publications et des courants philosophiques.

¹⁴ BnF, NAF 11351, f°233-236, « Lettre XXX, A Monsieur de Haithausen, Seigneur de Kaltbrinisz etc. » citée par M. Fournier, *Un précepteur...*, p. 153.

¹⁵ V. Rjéoutski, A. Tchoudinov (dir.), *Le précepteur francophone en Europe (XVII^e-XIX^e siècles)*, Paris 2013, p. 7.

¹⁶ En décrivant leurs prétentions (dont il n'était pas exempt lui-même), Bigot disait de Varsovie : « ce n'est qu'ici que l'on peut avoir impunément de tels ridicules » - BnF, NAF 11352, p. 17.

¹⁷ A. Kucharski, *Guwernerzy z « cudzych krajów »*. *Cudzoziemcy jako opiekunowie polskiej szlachty i magnaterii w podróżach edukacyjnych (XVII-XVIII w.)*, [in :] *Guwerner-preceptor-nauczyciel. Szkice z historii edukacji w Polsce i Europie Zachodniej (XVII-XIX w.)*, éd. A. Jakuboszczak, A. Kucharski et A. Wieczorek, Toruń 2022, pp. 60-65 ; cf. aussi A. Jakuboszczak, *Sarmacka dama. Barbara Sanguszkowa (1718-1791) i jej salon towarzyski*, Poznań 2008, pp. 75-83.

Pourtant, si idéal fût-il, son emploi chez les Saurma connaît une fin des plus brutales : le 8 février 1789, il reçoit un billet du major de Saurma qui le remercie immédiatement et irrévocablement. Le précepteur l'attribue aux intrigues des pasteurs protestants dans l'entourage du major et à son propre anticléricalisme. Nous savons pourtant que derrière toute l'affaire il y avait son amitié de plus en plus décontractée avec la maîtresse de maison. Les efforts de Bigot pour trouver un autre emploi à Wrocław s'étant révélés vains, il dut revenir à son Berlin natal pour y chercher sa chance. Son journal exprime ses regrets à plusieurs reprises (« Toute l'horreur de la situation s'est peinte à mes yeux, du ciel je me trouve transplanté dans un Enfer »¹⁸). À Berlin, quelqu'un lui conseille de se présenter devant le prince Sułkowski, qui cherche un secrétaire. Auditionné, Bigot est accepté et part à contre-cœur à la cour de Rydzyna-Lesznno, résidence des princes.

Son voyage en Pologne ne lui plaît pas, il ressent fortement sa nature contrainte. Les comparaisons avec sa vie en Silésie sont inévitables et il la regrette vivement. Mais peu à peu il retrouve à Rydzyna et à Lesznno les opportunités et les libertés (la bibliothèque, les musiciens, les visiteurs illustres et une certaine Rosine) qui lui font remarquer à la fin de l'année 1789 : « Cette année qui va bientôt expirer est celle où j'ai éprouvé les plus forts revers de ma vie. Son commencement fut beau, sa fin ne l'est pas moins ; Veuille le Ciel me confesser le bonheur dont je jouis. C'est le souhait que je me fais pour la nouvelle année »¹⁹. On ignore pourquoi il quitte les Sułkowski et comment il se retrouve à Varsovie en 1791 comme précepteur des deux garçons de la famille ducale de Courlande (lui-même indique que c'est par décision de Catherine II). Il est probable que le patronage de la tsarine (ou plus simplement son ordre) fait voyager les garçons et leur précepteur à nouveau ; le 1^{er} février 1792, ils partent pour la Russie (Bigot n'étant pas seul, l'éducation des jeunes princes était partagée entre lui, le général Budberg et un M. de Humbourg). Ils passent par Riga, puis s'installent dans la campagne aux alentours de Saint-Petersbourg. Il s'y ennue énormément et ses seules consolations sont son travail et la Comédie : « Oh comme je soupire après Riga, j'espère que ce sera autre chose que ce misérable chenil-ci ». Il ne peut revenir à Riga qu'en septembre 1793, quand les décisions de la famille Biron de Courlande le lui permettent. Là, il essaie de régler sa vie émotionnelle et familiale, se déclarant à une Caroline Pauser, actrice locale (tout en multipliant des liaisons galantes avec d'autres filles). Le refus du père Pauser et une lettre alarmante de son propre frère (qui l'informe de grosses difficultés financières) le remettent en février 1794 dans une situation contraignante,

¹⁸ BnF, NAF 11349, p. 138.

¹⁹ BnF, NAF 11350, p. 285.

obligé de verser à Berlin 700 écus par an, jusqu'en 1798. Cela lui fait écrire : « Toutes mes idées se confondent ; le bonheur n'est plus qu'un vain fantôme & je suis le plus misérable des hommes ! J'en mourrai ! je le sens ! mais il le faut. Caroline ! Caroline ! [...] Mercredi le 25. Mes yeux n'ont cessé de répandre des larmes... Je ne saurais décrire les tourmens que j'ai éprouvés. Et comme en consultant les sentimens que j'ai dans ces tristes instants je crois qu'il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre, je cesse ici mon Journal »²⁰.

Heureusement pour nous, il ne tint pas ses promesses. On le retrouve dans son journal en janvier 1797 à Moscou, comme précepteur du jeune comte Vladimir Davydov. Catherine II étant morte depuis un an, le règne déséquilibré de Paul I^{er} dicte à Bigot ces lignes : « On m'avait fait les plus belles promesses, mais à l'avènement au trône de Paul I^{er}, je fus trop heureux de quitter la Russie, entièrement [?] frustré de leurs [?] mensonges »²¹. Pour quitter la Russie, il faut un passeport, qu'il n'est pas facile d'obtenir ; en l'attendant, Bigot accompagne le jeune Davydov à Pétersbourg, jouant le rôle de conseiller et même d'ami, son élève n'étant plus un enfant mais un jeune homme de 15 ans²² qui entre au bureau des Affaires Étrangères. C'est à la mi-juillet 1799 que Paul Bigot est libre et reprend ses anciens projets mais le temps les modifie sans pitié. À Riga il apprend que sa chère Caroline se prépare à épouser le Gouverneur de la ville. À Berlin il essaie de trouver un emploi dans l'administration : « Je gémissais en silence de voir que le désir d'être utile à ma patrie demeurerait sans effet ; mais j'avais tout fait & mon cœur était tranquille cependant les fruits de mes travaux en Russie, il ne me restai [!] presque plus rien »²³ ; la seule façon de s'entretenir et de subventionner ses proches est donc d'en revenir aux leçons (anglais, polonais, allemand, français, histoire, géographie). Même quand il entre finalement dans un service public (sous Napoléon I^{er}), il n'est pas entièrement libre : « je fus en quelque sorte contraint de faire la désastreuse campagne de Russie ». Rentré de sa captivité à Vilnius, Paul Bigot reste sans place jusqu'en 1817 où « Mr [Charles-Frédéric] de Reinhard et [Joseph-Mathias de] Rayneval me firent rendre, à titre de traducteur, celle que j'avais occupée au ministère des affaires étrangères en 1812 et 1813 »²⁴.

²⁰ BnF, NAF 11352, pp. 186-187.

²¹ FRAC26281, 153 S 172, documents concernant la famille Bigot, généalogie, « Mémoire » - cité par M. Fournier, *Un précepteur...*, p. 33.

²² M. Mervaud, V. Rjéoutski, « Les sociétés prussiennes et russes vues par un précepteur franco-prussien, Paul Bigot de Maurogues » [sic], [in :] *Quand le français gouvernait la Russie : l'éducation de la noblesse russe, 1750-1880*, V. Rjéoutski (dir.), L'Harmattan, 2016, pp. 287-302.

²³ FRAC26281, 153 S 172, documents concernant la famille Bigot, généalogie, « Mémoire » - cité par M. Fournier, *Un précepteur...*, p. 37.

²⁴ *Ibidem*.

Le journal de Paul Bigot constitue une source exceptionnelle²⁵ qui, comparée à d'autres exemples de ce type, nous permet de comprendre comment un serviteur se transforme en employé et si cette transformation est avantageuse, néfaste ou dangereuse. D'autres recherches comparatives pourront compléter l'image de ce succès ou de cet échec, ou plutôt des opportunités susceptibles de se solder par l'un des deux. Paul Bigot nous a laissé plusieurs remarques amères sur les limites imposées à sa mobilité par ses employeurs²⁶, sur les déceptions, ses rêves abandonnés et sa situation financière incertaine. Mais on voit aussitôt qu'après cette amertume suivent des réflexions sur les livres trouvés dans les bibliothèques nobiliaires, les airs d'opéra entendus dans les théâtres visités, la beauté des paysages et des filles qui les peuplent. Ainsi, la culture personnelle et l'expérience de Paul Bigot, même limitées par ses comtes et princes, fleurissaient et lui permettaient de développer une solide connaissance de l'Europe, de sa culture littéraire, scientifique et artistique en plein essor dans une époque difficile mais très riche en idées, en discussions et opportunités.

CONFLICT OF INTEREST STATEMENT: The Author declares that there was no conflict of interest in this study.

AUTHOR'S CONTRIBUTION: The Author is solely responsible for the conceptualization and preparation of the article.

Bibliographie

Sources :

Bibliothèque nationale de France, NAF 11349-11352

Ouvrages :

Baczkowski M., Nieuważny A., « Sułkowski Antoni Paweł », *Polski Słownik Biograficzny*, t. XLV, Warszawa-Kraków, 2008, pp. 537-540.

Bret P., « Le défi linguistique de l'Europe des Lumières. La traduction, creuset des circulations scientifiques internationales (années 1680-années 1780) », [in :] P.-Y. Beaurepaire, P. Pourchasse (dir.), *Les Circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780*, Rennes, 2010, p. 323.

Craveri B., *La civiltà della conversazione*, Milano 2006 (trad. pol. *Złoty wiek konwersacji*, trad. J. Ugniewska, K. Żaboklicki, Warszawa, 2009).

²⁵ Cf. I. Kraszewski, Źródłowa wartość dzienników Paula Bigota, guwernera środkowo-europejskiej arystokracji, [in :] *Guwerner-preceptor-nauczyciel...*, pp. 279-290.

²⁶

- Fourrier M., *Un précepteur francophone en Europe centrale : le manuscrit de Paul Bigot (1788-1800)*, mémoire soutenu en 2020 à Bordeaux.
- Jakuboszczak A., *Sarmacka dama. Barbara Sanguszkowa (1718-1791) i jej salon towarzyski*, Poznań, 2008.
- Kraszewski I., Źródłowa wartość dzienników Paula Bigota, guwenera środkowoeuropejskiej arystokracji, [in :] *Guwerner-preceptor-nauczyciel. Szkice z historii edukacji w Polsce i Europie Zachodniej (XVII-XIX w.)*, éd. A. Jakuboszczak, A. Kucharski et A. Wieczorek, Toruń, 2022.
- Kucharski A., *Guwernerzy z « cudzych krajów ». Cudzoziemcy jako opiekunowie polskiej szlachty i magnaterii w podróżach edukacyjnych (XVII-XVIII w.)*, [in :] *Guwerner-preceptor-nauczyciel. Szkice z historii edukacji w Polsce i Europie Zachodniej (XVII-XIX w.)*, éd. A. Jakuboszczak, A. Kucharski et A. Wieczorek, Toruń, 2022.
- Mervaud M., Rjéoutski V., « Les sociétés prussiennes et russes vues par un précepteur franco-prussien, Paul Bigot de Maurogues » [sic], [in :] *Quand le français gouvernait la Russie : l'éducation de la noblesse russe, 1750-1880*, V. Rjéoutski (dir.), L'Harmattan, 2016, p. 287-302.
- Montaigne M. de, *Próby*, trad. T. Żeleński, Kraków, 2004.
- Rjéoutski V., Tchoudinov A. (dir.), *Le précepteur francophone en Europe (XVII^e-XIX^e siècles)*, Paris 2013.
- Weltzel A., *Geschichte des Geschlechts der Saurma und Sauerma*, Ratibor, 1869.

Author:

IGOR ADAM KRASZEWSKI, en 2003 il a soutenu sa thèse (*Le problème de l'élection vivente rege dans la République nobiliaire de Pologne. L'exemple de règne de Jean II Casimir (1648-1668)*) en co-tutelle dirigée par le Prof. Maciej Serwański (UAM) et Prof. Chantal Grell (UVSQ). Il consacre sa recherche à l'histoire de la société nobiliaire moderne (auteur des plusieurs biogrammes dans le Dictionnaire de la Biographie Polonaise), à l'échange culturelle et aux relations politiques entre le royaume de France et la République des Deux Nations aux temps modernes (XVI^e-XVIII^e s.). Habilité en 2019 r. (*La cour et la société nobiliaire entre la République des Deux Nations et la France au XVII^e s.*), en octobre 2019 r. il a été nommé professeur à l'UAM. Co-auteur de l'édition des Actes des diétines des palatinats de Poznań et Kalisz (Akta sejmikowe województw poznańskiego i kaliskiego – 1632-1655 parues en 2023, 1656-1668 en 2024). Co-éditeur des mémoires de Jadwiga et Maria Zamoyska et de la correspondance de la Reine Louise-Marie. Depuis quelques années engagé dans les études sur le journal de Paul Bigot, dont une édition critique bilingue sera préparée dans le cadre d'un projet de NPRH.